

blanc enveloppait ses pieds malades. Il avait auprès de lui un guéridon sur lequel étaient placés plusieurs fioles contenant des potions.

—Milord, voici mon neveu, le docteur Barnabé.

Lord J. Kysington me salua, c'est-à-dire qu'il fit un imperceptible mouvement de tête en me regardant.

—Il est fort instruit reprit mon oncle, et je ne doute pas que ses soins ne soient utiles à votre seigneurie.

Un second mouvement de tête fut l'unique réponse faite à mon oncle.

—En outre, reprit celui-ci, son éducation ayant été assez bonne, il pourra faire la lecture à milord ou écrire sous sa dictée.

—Je lui saurai gré de cette complaisance, répondit enfin lord J. Kysington, qui aussitôt ferma les yeux, soit parce qu'il était fatigué, soit parce qu'il voulait faire comprendre que la conversation devait en rester là.

Je pus alors regarder autour de moi. Il y avait auprès de la fenêtre une jeune femme, fort élégamment habillée, qui travaillait à une broderie sans lever les yeux vers nous, comme si nous n'étions pas dignes de ses regards. Sur le tapis, devant elle, un petit garçon jouait avec des images. La jeune femme ne me parut pas belle au premier abord, parce qu'elle avait des cheveux noirs, des yeux noirs, et qu'elle était belle, selon moi, c'était être blonde et blanche comme Eva de Meredith, et puis, d'après mon jugement très inexpérimenté, je ne pouvais séparer la beauté d'un certain air de bonté. Ce que je trouvais doux à regarder était ce que je supposais devoir être doux au cœur, ce que je fus longtemps avant de m'avouer la beauté de cette femme, dont le cœur était hautain, le regard dédaigneux et la bouche sans sourire.

(La suite au prochain numéro.)

## LES ETRENNES DU ROI

### CONTE DU JOUR DE L'AN

#### I

Comme le dit la chanson, c'était en dix-sept cent... et quelques années, le 31 décembre, dans la nuit. Le jeune Louis XV, qui était ce que ses sujets appelaient, en parlant de leurs fils du même âge, un gamin, dormait tranquillement dans son grand lit, du sommeil d'un monarque qui n'a pas encore eu le souci de choisir ses ministres lui-même. Son précepteur, le vénérable abbé Fleury, veillait sur lui avec une tendresse toute paternelle.

Cet homme d'aspect un peu sec avait dans le cœur de grandes tendresses, et il est certain que dans son élève il aimait au moins autant l'enfant que le roi. Le sentiment de l'immense responsabilité qui pesait sur lui n'était pas le seul qui éveillât sa constante sollicitude.

Donc, vers les dix heures du soir, avant de se retirer lui-même, l'abbé Fleury, muni d'un bougeoir garni d'un abat-jour discret—une merveille de porcelaine de Saxe—pénétra doucement dans la chambre de l'enfant royal. On sait que, quoique d'une santé très robuste au fond, le petit roi était très nerveux. Il se réveillait parfois en sursaut, et dix heures était à peu près le moment de cette interruption qui terminait le premier sommeil.

L'abbé s'approcha doucement du lit, les pas assourdis par les gros tapis épais comme des mousses, et il s'assit un instant dans un grand fauteuil, à son chevet, les mains jointes.

En effet, peu après que la grande pendule à gaine eut sonné le coup de dix heures, l'enfant se retourna dans les draps et ouvrit les yeux d'un air assez grognon. Cependant, il parut content de reconnaître son précepteur.

—Bonsoir, lui dit-il. Je suis bien aise de vous voir. Figurez-vous que depuis que je me suis couché, il me semble qu'il me manque ou que j'ai oublié quelque chose. Cela m'a poursuivi dans mes rêves. Peut-être pourriez-vous me dire ce que c'est.

L'abbé sourit.

—Ma foi, sire, c'est bien difficile ce que vous me demandez là. Cependant, en cherchant bien tous les deux, parviendrons-nous à découvrir. Voyez, je vous ai vu dire vos prières. Ce n'est pas cela. Vous avez appris toutes vos leçons.

—Oh ! ce n'est pas quelque chose de ce genre-là qui me préoccupe, je ne crois pas.

Puis, tirant à lui la grande courtoise de satin broché :

—Dites donc, monsieur l'abbé, ne trouvez-vous pas qu'il fait froid, dans cette grande chambre ! Si nous appelions quelqu'un pour raviver le feu ?

—C'est inutile, Sire, je saurai bien mettre une bûche.

Et l'abbé Fleury se dirigea vers la grande cheminée où il se mit à disposer avec la patience et l'habileté d'un savant épris des plaisirs intimes du bien-être intérieur, plusieurs grosses bûches de chêne, les amorçant adroitement avec les tisons du brasier, fourgonnant délicatement des pincettes dans la cendre rouge.

Tandis qu'il avait les yeux machinalement fixés sur les hauts chenets fleurdelisés dont le cuivre reflétait doucement en rouge la lueur du foyer, il se frappa tout à coup le genou, geste qui lui était familier lorsqu'une idée nouvelle lui passait par la tête.

—Sire, dit-il, je crois que l'ai trouvé.

—Vraiment ? Quel bonheur ! Oh, dites vite !

—Sire, n'avez-vous pas oublié de mettre un de vos souliers dans la cheminée, le jour de Noël ?

Le petit roi réfléchit un instant.

—Eh bien, monsieur l'abbé, ce pourrait bien être cela après tout ! J'avoue que j'avais en effet songé...

—Pourquoi Votre Majesté ne l'a-t-elle pas fait ?

L'enfant sourit tristement.

—Et qui voulez-vous qui mette quelque chose dans mon soulier ? D'abord, que voulez-vous qu'on me donne ? Tous les jours je n'ai qu'à demander ce que je veux. Et puis, qui est-ce qui se permettrait de venir mettre un présent dans ma chambre ? Tous les enfants de mes sujets trouvent leurs souliers garnis le matin de Noël, même les petits pauvres, quand ce ne serait qu'une pomme. Mais moi ?

L'abbé baissait la tête, reconnaissant la parfaite justesse des observations de son royal élève, et déplorant en même temps le peu de naïveté de cœur qu'elles révélaient. Pourtant, il reprit :

—Eh bien sire, je crois que c'est cette négligence ou cette marque de peu de foi que vous avez montrée qui vous chagrine, sire. Pourquoi vous refuser à croire que si vos sujets ne peuvent pas faire un cadeau à leur roi, il y a au moins là Notre Seigneur Jésus qui se refait enfant à Noël pour donner de la joie aux enfants. Et pourquoi ne visiterait-il pas la demeure d'un roi aussi bien que celle du pauvre ?

—Enfin, fit le jeune Louis XV avec un soupir, c'est passé, n'y pensons plus !

—Sire, reprit l'abbé, pensons-y au contraire. A la place de Votre Majesté, j'essaierais de réparer le tort que j'ai eu à Noël, et je m'efforcerais de savoir si le petit Jésus veut bien se réconcilier avec moi, en lui demandant une faveur pour le jour de l'An. La date importe peu, après tout, car nous sommes encore dans les jours sacrés de l'enfance de Notre Seigneur, jusqu'au jour des Rois...

—Eh bien, monsieur l'abbé, dit assez gaiment la jeune Majesté, si vous me le conseilliez, j'obéirai !

Et, sans attendre un mot de plus, il saisit une petite douillette ouatée qui se trouvait sur le bras du fauteuil, s'en enveloppa, se jeta à bas du lit et approcha de la cheminée, bien au milieu, en face du foyer, un de ses petits souliers à talons rouges.

—Fort bien, sire, fit l'abbé un peu ému. Maintenant, que Votre Majesté veuille se recoucher. Il faudrait qu'elle eût de gros péchés sur la conscience pour que le bon Jésus ne voulût pas se souvenir d'Elle pendant cette nuit.

J'à-dessus l'abbé Fleury prit congé de son royal élève, et, après l'avoir vu se disposer à dormir de nouveau, se retira lui-même dans son appartement, un peu embarrassé, il faut bien le dire, de la manière dont il avait engagé le petit Jésus dans cette affaire, et incertain sur les moyens qu'il prendrait pour faire honneur au nom divin qu'il avait prononcé et quelque peu compromis.

#### II

Pendant ce temps-là, le nombreux domestique du château de Versailles se retirait aussi peu à peu. On ne veillait pas à cette époque. Il faut se rappeler que la comédie finissait vers huit heures et demie, et que les fameux soupers dont on a tant parlé avaient lieu à neuf heures. On était donc loin du réveillon de la Saint-Sylvestre, sensé obligatoire aujourd'hui. Sur-tout à Versailles, il n'était pas question de chose semblable à un moment où le Roi était enfant ; toute la cour prenait nécessairement des habitudes de très grande tranquillité.

Les lumières des fenêtres des communs s'éteignaient les unes après les autres, comme obéissant à un couvre feu mystérieux. La première blanchisseuse, après avoir jeté un dernier regard à la buanderie, s'était enfermée chez elle et se disposait à se dévêtir, lorsque des coups pressés retentirent à sa porte.

—Ouvrez, madame Robert ! vite ! Pour l'amour de Dieu !

Mme Robert, reconnaissant la voix, ouvrit aussitôt.

Une femme d'un certain âge entra rapidement, la serra dans ses bras, et se mit à sangloter de toutes ses forces.

—Ah ! j'ai cru que je n'arriverais jamais ! Mon fils ! Mon pauvre fils !

Madame Robert la fit asseoir. Le malheureux avait le délire.

—Oh, balbutiait-elle comme à travers un mauvais rêve, j'ai tant marché ! tant marché ! J'arrive d'Etampes presque sans m'arrêter. Le coche ne va plus, les routes sont couvertes de neiges, toutes enterrées ! Je me suis perdue je ne sais combien de fois. Je ne me rappelle plus depuis quand je suis partie... Je ne sais pas si j'ai mangé... Je crois que de bonnes gens m'ont reconnue et m'ont remise dans mon chemin... Et puis, près d'ici, la route est belle, mais elle est gelée... Je suis tombée plusieurs fois... j'avais peur de me casser une jambe et de ne pas pouvoir arriver ! Entendez-vous ? ne pas pouvoir arriver ? ne pas pouvoir arriver ! Enfin, me voici. Les hommes du poste m'ont reconnue et m'ont laissé entrer. Les braves garçons !... Mon pauvre fils... Il est sauvé, n'est-ce pas ?

La bonne Mme Robert ne savait où se reconnaître dans ce flux de paroles incohérentes, et prodiguait des consolations à tort et à travers, ne sachant pas à quoi elles pouvaient bien s'adresser.

Enfin, la pauvre femme—elle se nommait Mme Renault—reprit quelque peu ses sens ; elle put parler de manière à être comprise, et fut écoutée avec une tendre sollicitude, car elle était une vieille amie de Mme Robert, et une ancienne femme de service du château, précisément attachée à la buanderie. Elle avait laissé chez tous ceux qui l'avaient connue et employée, les meilleurs souvenirs.

Ce qu'elle raconta était une histoire bien triste, peu neuve malheureusement. Elle avait un fils garde-français, qui était entré au service du roi franchement, de son plein gré, sans se faire prendre comme les autres par un racleur, et tout simplement parce que sa mère aussi avait été au service du roi. Aussi, se considérait-il comme un peu supérieur à la plupart de ses camarades, et se laissait-il difficilement marcher sur le pied. Cet orgueil intime n'épargnait pas toujours ses supérieurs. Aussi, un beau jour, un sergent lui ayant parlé sur un ton qui ne lui convenait pas, en était-il facilement arrivé aux réponses brusques, et de là aux voies de fait.

Il était condamné à être passé par les armes. On plaidera toutes les circonstances atténuantes qu'on voudra ; mais l'armée est ainsi faite, et il serait bien difficile qu'elle existât autrement.

Son récit achevé, Mme Renault ajouta en s'essuyant les yeux :

—Mais il est sauvé, n'est-ce pas ? Vous allez faire signer sa grâce ?

Mme Robert restait toute interdite.

—Mais parlez donc ! pleurait la pauvre mère.

Ici Mme Robert dut prendre son courage et expliquer avec mille circonlocutions à son amie que les grâces, en ma-

tières militaire, ne se signent pas si facilement. Que le jeune roi ne savait peut-être pas bien au juste ce que c'était qu'une grâce. Ensuite qu'on n'était plus au temps du maréchal Villeroy, qui faisait tout pour amuser le royal enfant, et qui n'aurait pas demandé mieux que de lui fournir une occasion d'user de la plus belle de ses prérogatives. L'éducation, vu certains changements politiques et l'âge du jeune prince, était devenue plus sévère.

Mme Renault comprenait maintenant, malheureusement, et les deux femmes restèrent à se regarder en face l'une de l'autre, muettes d'anxiété et d'épouvante. L'exécution devait avoir lieu le lendemain du jour de l'An, et le jour de la fête, tous les bureaux des ministères étaient fermés. On ne pouvait pas même obtenir un sursis.

#### III

Elles furent tirées de cette attitude par une voix d'homme qui demandait à la porte si l'en pouvait entrer.

Mme Robert ouvrit et ne fut pas peu surprise de se trouver vis à vis l'abbé Fleury en personne.

—Chut ! fit celui-ci, personne ne m'a vu.

Les deux femmes cachèrent leur trouble du mieux qu'elles purent.

—Vous devez être bien étonnée de me voir, dit l'abbé, mais il n'y a que vous qui puissiez me tirer du pas où je me suis mis. J'ai aperçu de la lumière chez vous et je suis venu.

Et il leur raconta l'histoire du soulier qu'il avait fait mettre dans la cheminée par le jeune Louis XV.

Maintenant, ajouta-t-il, je ne sais que faire. Impossible, vu l'état des chemins, d'envoyer à Paris. Et puis, qu'y trouverait-on à cette heure-ci ? Vous qui avez souvent joué autrefois avec le roi, vous pourriez me donner une idée de surprise... vous êtes femme, d'ailleurs, et cela suffit.

Les deux femmes se regardèrent à la dérobée. Mais elles n'osaient pas parler.

L'abbé regardait machinalement dans tous les coins.

—Tiens, dit-il, en apercevant sur une commode une poupée haute d'un pied et habillée en garde-française, vous avez des enfants, ici ?

—Non, monsieur l'abbé. C'est un jouet qui a appartenu à Sa Majesté. Un jour Elle s'en est dégoûtée, et Elle a, en présence d'un officier aux gardes, tiré sur ce petit soldat avec un petit canon, cadeau de l'empereur de Russie.

—En effet, il est noir de poudre et criblé de plomb. Il fait triste mine. Je n'ai pas connu ce jeu du roi.

—C'était pendant un de vos voyages à Paris. Il a été défendu de vous le dire.

L'abbé secoua la tête avec tristesse.

—Je ne lui savais pas ce goût...

—Oh non, monsieur l'abbé, il n'est pas ainsi ! Je vous assure qu'il en a eu un regret infini. Au fond, il aimait son petit soldat. Tenez, si je l'ai ici, c'est que je l'ai dérobé pour le raccommoder et le remettre un jour parmi ses jouets... je suis sûre de lui faire plaisir. Par bonheur, la figure est intacte ; il n'y a que le corps d'abîmé, et avec un peu de drap...

L'abbé resta un instant rêveur, puis se frappa le genou avec la main.

—Ce n'est pas un jour qu'il faut. C'est tout de suite, entendez-vous ?

Et il pensait en même temps à la surprise de l'enfant, à sa joie et à la leçon de morale dont il pourrait prendre texte à cette occasion.

Mme Robert, elle aussi, avait son idée.

—Monsieur l'abbé, dit-elle hardiment, minuit va bientôt sonner, et on ne travaille pas le premier de l'An. C'est un jour férié, puisqu'on va à la messe ?

—Mais... je vous donne une dispense...

—La dispense ne suffit pas. Il me faut un paiement.

L'abbé fit le geste de porter la main à sa poche.

—Oh non, pas d'argent, continua-t-elle, il me faut mieux que cela. Je veux la vie d'un homme !

—Mme Robert, vous, une Hérodiade ? s'écria l'abbé ahuri.